

12. La « petite guerre »

C'est donc autour de 1810 (début de ses cours sur la « petite guerre ») et 1812 (rédaction des *Manifestes*) que Clausewitz consacre une attention particulière à la guérilla, en collaborant activement aux travaux de Gneisenau et Scharnhorst. Après la défaite de Iéna et la paix infamante de Tilsitt, les patriotes allemands prirent l'initiative de la résistance. Schill, un simple enseigne de dragon, organisa en 1807, à Kolberg, un corps franc qui mena la lutte partisane. Avec l'aide de la population, il attaquait par surprise patrouilles, détachements et courriers de l'armée française, s'emparait de son argent, de son ravitaillement et de ses armes. Il fit prisonnier le général Victor et prépara un soulèvement général à l'arrière du front¹. D'autres officiers tentèrent de déclencher des mouvements insurrectionnels, tels Dörnberg en Westphalie. Mais il n'y a guère qu'au Tyrol que l'insurrection populaire fut effective.

Gneisenau (qui avait eu Schill sous ses ordres à Kolberg²) avait été si favorablement impressionné par l'efficacité de la guerre populaire en 1807 qu'il se mit plusieurs années durant à étudier l'organisation de cette résistance. Dès le mois d'août 1811, Gneisenau, alors maréchal du camp du roi, avait conçu un plan d'insurrection générale : une milice devait être constituée, ayant pour tâche de harceler les arrières ennemis. Ses combattants ne porteraient pas d'uniforme, mis à part un simple képi et un ceinturon noir et blanc, encore Gneisenau prescrivait-il que : « Si l'ennemi arrive en nombre supérieur, faites disparaître les armes, képis et ceinturons, et comportez-vous comme de simples habitants de la région ».

En 1813, Scharnhorst rédige l'ordonnance sur la milice territoriale, la *Landsturm*, dont le but est de « tourmenter l'envahisseur par tous les moyens », les miliciens devant veiller à « ne porter aucun uniforme d'aucune sorte pour que les hommes du Landsturm puissent à tout moment reprendre leur condition de civils et rester inconnus de l'ennemi ». Les combattants de la *Landsturm* constituèrent des régiments qui s'intégrèrent finalement à l'armée régulière – ils portèrent alors un uniforme souvent constitué d'effets pris aux Français... En 1813 toujours, Clausewitz écrit un essai intitulé *Ueber den Partei gäuger-krieg des Major von*

¹ En 1809, Schill rallia l'armée autrichienne à titre personnel, avec son régiment, et fut tué à Stralsund. Clausewitz approuvait et admirait Schill. Dans une lettre du 9 juin 1809, il écrit : « La mort de Schill m'affecte beaucoup, autant que si je perdais le plus cher de mes frères ». La correspondance de Clausewitz reste pour l'essentiel inédite en français. Cette lettre est citée par Paul-Marie de la Gorce dans son *Karl von Clausewitz et la stratégie moderne*, Éditions Pierre Seghers, Paris, 1964, pages 34-35 ; elle ne figure pas dans l'édition des *Écrits* et lettre de Clausewitz établie par Marie-Louise Steinhauser.

² Kolberg était une place-forte sur la Baltique ; Gneisenau y avait résisté aux assauts français jusqu'à la capitulation de la Prusse.

Balderstein, dans lequel il souligne une fois encore l'importance de la guerre de partisans.

L'exemple de l'Espagne était omniprésent, comme le remarque Engels : « L'Espagne guida alors glorieusement les autres nations sur la voie de la résistance à une armée d'invasion. Tous les chefs militaires imitèrent cet exemple pour désigner à leurs compatriotes le chemin à suivre. Scharnhorst, Gneisenau, Clausewitz étaient unanimes sur ce point. Gneisenau se rendit même en Espagne pour participer à la lutte contre Napoléon. Tout le système militaire, introduit par la suite en Prusse, est une tentative d'organiser la résistance populaire contre l'ennemi dans la mesure, bien sûr, où elle était possible, sous la monarchie absolue... »³

L'action des corps francs allemands, comme celles des résistants du Tyrol, des guérillas espagnoles (qui bloquèrent en Espagne jusqu'à la moitié de l'armée française, soit 300.000 hommes) et des partisans russes seront vite oubliées par les théoriciens militaires⁴. Pas par Clausewitz qui, après 1815, se penche à nouveau sur la question⁵. On retrouvera dans ses papiers un récit succinct de la guerre d'Espagne, un récit de la guerre de Vendée, et il s'attachera au sort de la milice ou de la réserve territoriale (*Landwehr*) devenu l'enjeu de la querelle des patriotes progressistes et des réactionnaires. Le potentiel révolutionnaire du peuple en arme amena la monarchie prussienne à défaire l'œuvre militaire des réformateurs en procédant à la dissolution de trente-quatre bataillons des forces populaires et à

³ Article *Les combats en France*, écrit pour la *Pall Mall Gazette* du 11 novembre 1870. Marx-Engels, *Écrits militaires*, Éditions de L'Herne, collection *Théorie et Stratégie* n°5, Paris, 1970, pages 108-109.

⁴ Il faudra attendre Charles Calwell, auteur en 1900 des *Small Wars*, pour revoir la pensée militaire se pencher sur la guérilla. Il s'agissait surtout de mettre au point les modalités de la contre-guérilla dans les empires coloniaux : Calwell, qui avait combattu dans l'armée britannique contre les Boers et contre les Afghans, avait également pu s'appuyer sur les expériences française en Algérie et américaine pendant les guerres indiennes. Encore Calwell est-il une exception. « Depuis 1813 jusque dans la seconde guerre mondiale, l'armée prussienne et l'armée allemande sous commandement prussien fournissent l'exemple d'une organisation des forces armées de terre dont la notion même de "partisan" a été totalement bannie. [Elle] envahit la Russie au cours de la seconde guerre mondiale, le 22 juin 1941, sans seulement penser à une guerre de partisans. Elle entra en campagne contre Staline selon l'adage : la troupe combat l'ennemi ; les maraudeurs sont mis hors d'état de nuire par la police. Ce n'est qu'en octobre 1941 que furent données les premières directives spéciales relatives à la lutte contre les partisans ; c'est en mai 1944, un an à peine avant la fin de cette guerre de quatre ans, que fut promulgué le premier règlement complet du haut commandement de la Wehrmacht » (Carl Schmitt, *Théorie du partisan*, Flammarion, Paris, 1992, pages 239-240). Il en alla de même au Vietnam où les Américains fondèrent initialement leur stratégie sur un *Materialschlacht*, un combat de matériel à l'image des guerres qu'ils avaient menées en Europe, dans le Pacifique et en Corée. Cette « stratégie de moyen » où la réponse aux difficultés était toujours plus de moyens (plus d'avions, plus de bombes, etc.) était inadaptée au possible.

⁵ En fait, *Vom Kriege* n'est que le premier volet de ce qui aurait dû être un triptyque qui aurait dû comprendre un traité sur la guérilla et un autre sur la tactique. De ce dernier volet, seule la *Théorie du combat* a été publiée en français (cf. Carl von Clausewitz, *Théorie du combat*, Economica, collection *Bibliothèque stratégique*, Paris, 1998).

l'incorporation des autres seize brigades dans l'armée permanente. Clausewitz tenta en vain de s'opposer à ces mesures : ses articles affirmaient que si la milice augmente le danger d'une révolution, sa dissolution augmente le danger d'une invasion, et que ce danger était seul à craindre. D'ailleurs, ajoute-t-il, le peuple français n'avait pas d'armes en 1789 et l'armée permanente n'a pas sauvé Louis XVI, tandis que les Tyroliens, qui avaient pris les armes contre Napoléon, sont restés de loyaux sujets de l'Empereur d'Autriche. Seuls ont peur de l'armement du peuple ceux qui craignent son mécontentement, écrit Clausewitz qui conseille : « Que le gouvernement rassemble autour de lui les représentants du peuple. Que ce conseil soit son premier appui, son ami et son secours »⁶.

C'est essentiellement par son troisième *Manifeste* de 1812, par ses cours sur la « petite guerre » à l'École de guerre et par le chapitre sur *La Nation en armes* de *Vom Kriege* que Clausewitz apparaît comme le théoricien de la guerre populaire nationale. Clausewitz avait pourtant regretté l'insuffisance de son analyse, faute d'expérience : ceux qui ont observé eux-mêmes la guerre populaire, dit-il, ne l'ont pas décrite avec assez de précision. Cela ne l'empêchera pas d'examiner tous les aspects de l'insurrection militaire contre l'occupant dans ce chapitre remarquable que tous les états-majors des armées européennes s'étaient empressés d'occulter. Toute la résistance antinazie, toutes les guerres d'Indochine et d'Algérie y semblent pourtant par avance décrites : « Obéissant à une loi semblable à celle qui régit le phénomène de l'évaporation, l'insurrection agit en raison de la surface. Plus l'invasion occupe d'espace, plus les populations ont de points de contact avec elle, et plus grande devient l'action du soulèvement de ces populations. Cette action mine graduellement les bases sur lesquelles repose la puissance de l'ennemi. Comme une combustion sourde, elle poursuit lentement son œuvre, et, par ce fait même, crée un état de tension incessante qui épuise l'élément sur lequel elle s'acharne. Cette tension diminuera sur certains points, quelques opérations vigoureuses la feront même parfois complètement disparaître, mais en somme, au moment où l'embrasement général étendra

⁶ Même réformée dans un sens réactionnaire au fil des ans, la *Landwehr* garda un caractère populaire qui se manifesta en mai 1848 : dans la Prusse rhénane et en Westphalie, elle refusa de marcher contre le peuple insurgé, s'empara des arsenaux et s'arma pour la défense de la Constitution du Reich contre Frédéric-Auguste II. Le dixième anniversaire de la fondation de la NVA (Armée Nationale Populaire de la République Démocratique Allemande) offrit l'occasion au Comité central du SED d'exposer l'héritage militaire allemand qu'assumait la NVA : la guerre des paysans de 1525 ; l'histoire prussienne dans la mesure où elle se raccorde aux réformes militaires de Scharnhorst et à la « guerre de libération » (comme on appelle en Allemagne les batailles de 1813 contre Napoléon) ; les insurrections prolétariennes de 1919-1923 ; la lutte anti-fasciste (Brigades Internationales en Espagne, Comité « Allemagne Libre », etc.). La plus haute décoration militaire de la RDA était l'Ordre de Scharnhorst. Cf. Thomas M. Forster, *L'Armée est-allemande*, Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1968, pages 146-150.

partout ses flammes, elle contribuera puissamment à forcer l'envahisseur à vider le sol de la patrie, sous peine d'y trouver son tombeau. »⁷

Toujours soucieux de définitions précises, Clausewitz distingue la petite guerre de la grande par les effectifs engagés : des combats de vingt, cinquante, cent, trois cents ou quatre cents hommes, s'ils ne sont pas une partie de combats plus importants, appartiennent à la petite guerre. Cette définition, Clausewitz reconnaît qu'elle peut passer pour mécanique et non philosophique, il affirme cependant qu'elle est la seule vraie si l'on prend en considération l'usage, et qu'elle est d'ailleurs la seule possible. La petite guerre présente des caractères spécifiques que Clausewitz énumère longuement : les petites troupes peuvent passer partout, se ravitailler sans peine, se dissimuler, se déplacer rapidement, retraiter même en l'absence de route, etc. Ces traits spécifiques déterminent les qualités morales qu'elle requiert et l'esprit dans lequel il faut la mener. La guérilla appartient à la petite guerre en ce sens qu'elle se mène aussi par petits détachements, mais elle en constitue une forme particulière dans la mesure où elle n'est pas menée par des soldats réguliers, mais par des combattants improvisés.

Clausewitz énonce les conditions dans lesquelles l'armement du peuple est possible : il faut que la guerre se livre à l'intérieur du pays, que l'issue n'en soit pas décidée par une seule bataille perdue, que le théâtre des opérations couvre un espace suffisamment vaste, que le peuple ait un caractère à même de soutenir les mesures propres à cette lutte, et enfin que le terrain soit coupé, difficile d'accès, par le fait de montagnes, de vallées, de marais, voire par le mode de culture du sol. Par nature, les partisans sont voués à la défensive stratégique (il n'attaquent pas le corps de bataille ennemi mais les courriers, les convois de ravitaillement, les postes isolés, etc.) et à l'offensive tactique (ils ne défendent aucune position, ils en attaquent de nombreuses). La défensive tactique est à éviter à tout prix, non seulement pour des questions d'effectifs, mais aussi en raison des caractères propres des combattants irréguliers. Susceptibles d'une grande audace, ils manquent des qualités propres aux militaires professionnels (sang-froid, méthode, effort prolongé) et nécessaires à une défensive heureuse. La défensive de la guerre populaire, c'est la dispersion.

Pour vaincre sans qu'intervienne une armée régulière, nationale ou alliée, il faut supposer soit un espace immense comme la Russie, soit une disproportion extraordinaire entre l'espace et les effectifs de l'envahisseur. Clausewitz a donc tendance à considérer la guerre populaire non en elle-même, isolément, mais en tant que moyen de défense subsidiaire lié à l'action d'une armée régulière. Il propose l'envoi de petits détachements de l'armée régulière pour renforcer les

⁷ *De la guerre*, Livre VI, chapitre 26, page 671.

premières troupes de partisans. Cela doit se faire dans des proportions bien senties car il ne convient pas de trop affaiblir l'armée régulière par de tels prélèvements. De plus, des détachements trop nombreux et trop importants risquent de provoquer une réaction telle de l'ennemi que le peuple serait exposé aux attaques massives de l'ennemi⁸. Enfin, à trop augmenter le nombre des soldats professionnels dans les troupes partisans, on risque de faire perdre à la petite guerre son caractère populaire, à provoquer la désaffection du peuple qui laisserait faire la seule armée permanente.

Comme toujours, Clausewitz insiste sur le facteur moral : il remarque que l'armée ennemie n'envoie d'abord que de faibles contingents contre les premiers foyers d'insurrection. Elle offre ainsi à la guérilla l'occasion de succès locaux qui constituent un puissant encouragement, qui allument l'incendie.

⁸ Dans le troisième *Manifeste* de 1812, Clausewitz prévoit cependant, avec une froide rigueur, la cruauté de la répression et l'escalade qu'elle commande : « Acceptons le risque de payer la cruauté par la cruauté, de répondre à la violence par une autre violence ». Clausewitz, *De la Révolution à la Restauration - Écrits et lettre* (op. cit.), pages 299-300.